

Christiane CHAULET ACHOUR

La France : brume au nord, violence au sud...

J'ai toujours ressenti l'incongruité de cette « France » en « territoire de France » que chantait, après 62, Enrico Macias.

Non, mon pays d'enfance et d'adolescence n'était pas pour moi en territoire un peu ensoleillé... de France ! D'autres chansons assourdissent cette affirmation. Ces chansons qu'on a entonnées fièrement et assez bêtement, bien avant, en Algérie et lors de nos rares séjours en France l'été pour des camps de guides... « Guides de France » ? Non... « Guides d'Algérie ». Cette précision et cette distinction, toujours.

D'autres chansons, donc :

*« Connaissez-vous Alger la blanche
La capitale de chez nous,
Alger !
Quand du haut, elle se penche
mirant son front sur les flots doux (bis)
Là-haut sous les pins sous les branches
Regarde-la d'un air jaloux (bis)
Car jamais une cité
Ne fut si bien partagée
Que la capitale de chez nous
Alger ! »*

Et ce n'est que le refrain...

Télescopage des affirmations cocardières ou nostalgériques qui disent le brouillage national mais jamais le brouillage spatial.

« De Dunkerque à Tamanrasset, cinquante millions de Français »

« La Méditerranée traverse la France comme la Seine traverse Paris »

Ces slogans nous font sourire tant la réalité quotidienne les fait voler en éclats, c'est le cas de le dire !

Brouillage national ? Je grandis, je prends conscience du monde qui m'entoure pendant la guerre d'Algérie. Je ne comprends pas, surtout les premières années. Mais au fur et à mesure que je comprends, j'ai, au fond de moi, un sentiment qui ne me quittera pas durant tout ce

temps et même après 62 : j'ai honte d'être française ; j'ai honte d'avoir à dire que je suis française ; je ne me définis jamais comme telle. C'est ainsi ! Trop de violence, trop de personnes accablées, endeuillées, arrêtées, expulsées qu'on voit proches de nos parents ou de nos aînés ou qui passent subrepticement à la maison, cet appartement au centre d'Alger, sous la Grande Poste. Trop de peurs et d'exclusion aussi, rattachées à cette guerre entre la France et l'Algérie et où, manifestement, les « miens » ne sont pas du « bon » côté !

13 Mai 1958, une grande flambée nationaliste française s'empare des gens de « ma » communauté, comme on dit : les déclarations d'appartenance à la France se multiplient. Au Cours Fénelon, on nous impose des regroupements de toutes les classes dans le réfectoire. Je nous trouve tellement ridicules quand, sous la houlette du professeur de catéchisme, vieille fille qui prend sa revanche sur la vie en se transformant en cheftaine de chœur avec une grande croix de Lorraine sur le coeur, on nous fait entonner un autre chant, en l'honneur de Gaulle qui a « compris » les Pieds-noirs :

*« Sonnez fanfares triomphales,
Tonnez canons
Battez tambours
Et vous cloches des cathédrales
Ebranlez-vous-vous comme au grand jour !
En ce moment la France triomphale
Est debout avec ses enfants
Pour saluer comme nous la bannière
De la Pucelle d'Orléans ! »*

Chant en l'honneur de Jeanne d'Arc, la croix de Lorraine, la France sauvée... tout cela mêlé dans un bel embrouillamini dans ma tête !

Je fais semblant de chanter pour ne pas être punie, pour ne pas me marginaliser encore plus. C'est ça la France ? Ce n'est pas moi, ce n'est pas pour moi !

Les Européens d'Algérie, comme on dit alors et auxquels on me dit que j'appartiens – on dit rarement les Français d'Algérie et on commencera à les désigner comme Pieds-noirs tardivement pour marquer une identité coloniale plus spécifique et caractériser leur refus de la fin de la colonisation –, sont de plus en plus excités, « mangent » du bougnoule en veux-tu en voilà ! Et il faut continuer à aller à l'école, essayer les méchancetés, trouver dans son casier, un matin de 60, un gros morceau de pâte à modeler sur lequel est écrit en gros « Plastic » pour simuler la bombe qui a été posée devant l'appartement familial parce qu'il faut que « L'Algérie reste française » !

Car la France, c'est celle que réclament ces concerts de casseroles et de klaxons, trois longues, deux brèves... Al-gé-rie—Fran-çaise ! Je ne suis pas de ces concerts-là ni moi ni les miens. La France, ce sont, à chaque occasion à partir de 1958, les balcons pavoisés dans les quartiers européens. Le nôtre ne l'est jamais. Je n'ai plus jamais supporté le drapeau.

Ce pays est décidément différent du nôtre même s'il est une référence qui revient ici et là comme une sorte de « protection » lointaine et sans consistance : il l'a toujours été, même avant 1954.

Dans ma mémoire de petite fille d'avant la guerre, la France, ce sont d'abord des noms exotiques et peu familiers : *Is-sur-Tille* qu'évoque la grand-mère de Blida avec son accent bourguignon – on sait que c'est un accent de France – ; *Bourg-en-Bresse* où il m'est arrivé deux fois de voir un grand-oncle maternel qui ressemblait aux « Jules » de mes livres d'Histoire et chez lequel il fallait manger des « quenelles », cet aliment dont je n'ai jamais compris comment des gens civilisés pouvaient l'apprécier... la France, encore ! Et aussi *Béziers* et *Mourèze* dont nous parle notre grand-mère maternelle. Mais à égalité aussi ce *square Montholon* et *Notre Dame de Lorette*, très fortement attachés aux activités syndicales de notre père et à ces voyages à Paris qui scandent la vie familiale et qui resteront mythiques jusqu'à ce que je les vois, de mes yeux un peu déçus, l'été 1957. Je ne peux dire autrement que mots exotiques par leurs consonances, mystérieux car inconnus. Même alors, ils garderont leur côté insolite et étrange, sinon étranger. Je n'ai jamais vu le premier ni revu le second. Je visiterai Béziers et Mourèze tardivement, tout récemment, à la faveur de visites chez des amis, sans émotion particulière « des racines »... mais en les aimant parce qu'ils sont beaux et proches des paysages algériens.

Ces lieux de France nous sont appris mais on ne nous y attache pas : nous ne sommes pas de ce pays de France : appris dans l'enfance puis découverts à la prime adolescence, ils restent à distance, on ne m'y attache pas. Nous sommes d'Algérie. Je n'ai jamais cherché à aller vers eux comme pèlerinage à mes « sources » françaises !

Par rapport à l'Algérie, cette France dont je connaîtrai d'abord la campagne par mes camps scouts d'été entre 57 et 60, a toujours eu pour moi une double odeur : celle des vaches et celle du bois qu'on brûle dans des cheminées et qui, mêlé à l'humidité, concocte ce fumet particulier que je reconnais encore quand je le saisis, l'odeur de la France. Jamais, je ne l'ai sentie en Algérie où tout est plus sec, plus minéral, plus sain.

La France, ce devrait être aussi une langue et une culture. Il me faudra du temps pour associer la France et la langue française. Une langue semblable et différente. Nous parlons français et, à vrai dire, nous ne parlons pas une autre langue mais, dès que des Français (les « vrais », ceux de France) sont dans notre environnement, ils se moquent plus ou moins gentiment de notre accent et de certaines de nos tournures de phrases. Mais de l'accent surtout. Cela m'a appris, très tôt, qu'il y avait des accents chics et des accents vulgaires et que l'accent « pied-noir » était du côté de la vulgarité. Les choses s'aggravent les dernières années de la guerre où je ne me veux ni Française, ni Pied-noire : je suis prise au piège sans que la langue m'apparaisse comme un piège car alors je découvre son usage poétique, ses registres révolutionnaires – ce cours d'Histoire de Mme. Fauré au lycée Racine l'année 61-62 qui m'offre une autre image de la culture française qui ne me quittera plus. Des œuvres françaises m'enchantent car grande lectrice, j'avale la France par ses livres, j'avale le monde par le français. Alors la France à laquelle je pourrais m'identifier quand il n'y aura plus la guerre, c'est plus celle des livres que celle du réel vécu. C'est le pays de ma culture acquise mais ce n'est pas le pays de mon corps.

Il y a alors tant de choses à vivre et pas assez de maturité. Je ne sais pas que ces mêmes années, un aîné que je mettrai du temps à connaître et à admirer, écrivait dans ce roman qui restera longtemps inédit : « J'écoute. J'écoute. Croyable ? Cette pièce. Cette communauté. Cette amitié. Ceux-là qui parlent arabe et ceux-là le français. Cette barrière. Et quand même cette amitié, ce lien. Je ne vais pas me mettre à chialer, non ? La rupture et le joint. Ya yemâ, tu aurais pas pu ? Nous forcer à apprendre l'arabe, nous obliger, puisqu'on était de là-bas [...] J'en veux à la France, oui ; il fallait pas nous jeter sur cette terre si c'était pour nous y jeter en étrangers. "En étrange pays dans mon pays lui-même" (Aragon) ».

La France de près. L'année 61-62 quand il faut quitter l'Algérie à cause des menaces de l'OAS. Débarquer dans un lycée parisien où les autres filles me regardent comme une bête curieuse, une étrangère. Je crains toujours de commettre une bévue, de n'être pas assez transparente. Cela durera toute l'année et heureusement neuf mois plus tard, je quitterai ce pays le cœur léger pour revenir chez moi. Ces neuf mois, j'ai connu et cette fois compris ce qui se jouait entre mes deux pays, celui de ma culture et celui de mon corps en allant de ce lycée parisien à la prison de Fresnes, voir mon beau-frère emprisonné, en côtoyant les Français dans leur quiétude et les Algériens dans la guerre.

Retour, au rythme du poème d'Anna Greki :

« J'habite une ville si candide

*Qu'on l'appelle Alger la Blanche
Ses maisons chaulées sont suspendues
En cascade en pain de sucre
En coquilles d'œufs brisés
[...]
Bâtie sur des îles battues qui furent mille
Ville audacieuse Ville démarrée
Ville marine bleu marine saline
Ville au large rapide à l'aventure
On l'appelle El Djezaïr
Comme un navire
De la compagnie Charles le Borgne »*

Revenant dans El Djezaïr, je peux entamer mon autre histoire avec la France et le français.